

Ni t'enseigner, dès ta robuste enfance,
 L'art d'assoupir un serpent venimeux,
 Ou de surprendre un lion sans défense,
 Ou de plonger sous les flots écumeux.

“ O jamais plus je ne verrai l'ombrage
 Des bananiers que je plantois pour toi ;
 Ni l'autre sombre où, par un jour d'orage,
 O ma Nelzi ! je te dis : “ Sois à moi ; ”
 Ni la cabane, à mon cœur toujours chère,
 Qu'en ses vieux ans mon père me transmit ;
 Ni le ruisseau de la roche où ma mère
 Du grand sommeil dans mes bras s'endormit.

“ Un soir (c'étoit à cette même source)
 Je reposois sous le vert citronnier :
 Les blancs cruels revinrent de leur course ;
 A mon réveil j'étois leur prisonnier.
 Je résistois : l'un d'eux fit sur ma tête
 Tomber les coups de la verge de fer.
 Désespéré, j'invoquai la tempête ;
 Et je pleurois en regardant la mer.”

Comme il chantoit sa chanson d'esclavage,
 Le Négrier* sur ces bords descendit
 Un habitant de son lointain rivage.
 Zabbi l'appelle, et, l'embrassant, lui dit :
 “ De ma Nelzi, frère, quelle nouvelle ? ”
 L'autre se tait ; mais il montre les cieux.
 “ Je t'entends, morte. Et l'enfant ? — Mort comme elle.
 — Bien ; ” et la joie éclata dans ses yeux.

Deux jours entiers jetant sa nourriture,
 Il haleta sous un ciel embrasé ;
 Et, du matin, jusqu'à la nuit obscure,
 De ses sucurs le sol fut arrosé.
 Vers le retour de la troisième aurore,
 La verge en main, le maître reparut :
 “ Leve-toi. — Non, je puis dormir encore ;
 Je deviens libre : ” et sur l'heure il mourut.

M. CHARLES MILLEVOYE.

* Vaisseau destiné à la traite des Nègres.